

confère une position privilégiée et lui permet de jeter les bases de son projet de revue prospective (voir *supra*) en s'appuyant sur les exceptionnelles qualités d'organisatrice de son épouse, Hélène. Surtout, sa connaissance fine du monde anglo-saxon et sa *vista* intellectuelle font de lui un exceptionnel recycleur et passeur d'idées, l'amenant à développer, souvent en précurseur, des idées novatrices. Ainsi est-ce lui qui permet l'émergence en France, dès 1957, de l'écologie politique. Une idée née de son combat contre le productivisme, un thème cher aux « relèves » des années 30, qui reviendra à la mode dans les années 60. Bertrand de Jouvenel participe aux réflexions du *Club de Rome* sur les aléas de la croissance et sera le chantre d'un appel au réveil d'une « conscience écologique » toujours d'actualité.

À la fin des années 50, Bertrand de Jouvenel est à l'origine du concept de prospective, démarche intellectuelle qui consiste, en substance, à s'attacher à bien prévoir pour mieux décider. Un chantier sur lequel travaille parallèlement Gaston Berger, industriel, philosophe admirateur de Husserl qui fonde « en mai 1957, le centre international de prospective » (p. 327). Une initiative qui donnera naissance à une revue du même nom. Le décès de Gaston Berger en 1960 laisse Bertrand de Jouvenel seul sur ce nouveau front ouvert sur d'immenses perspectives. Il s'appuie sur ses relais dans les milieux de l'expertise, obtient des financements de fondations notamment américaines mais aussi du patronat français. L'entreprise aboutit finalement à la fondation de *Futuribles* en 1961 avec pour premier programme, un objectif précis : « Réfléchir à l'avenir des structures institutionnelles en Europe au cours des dix années à venir » (p. 332). Très vite, l'objet de *Futuribles* s'élargit et de fascicule thématique, la publication devient revue en 1964 portée par une ambition qui rejoint l'obsession de toujours d'un homme profondément marqué par les années trente et ses crises : examiner les futurs possibles pour éclairer les décisions d'aujourd'hui. Cette volonté de mettre « l'anticipation au service de l'action » demeure d'ailleurs aujourd'hui le sous-titre de la revue désormais dirigée par Hugues, le fils de Bertrand de Jouvenel.

Hervé Boggio

CREM, université Paul Verlaine-Metz
h.boggio@melperso.com

Elsa DORLIN, dir., *Black Feminism. Anthologie du féminisme africain-américain, 1975-2000*.

Paris, Éd. L'Harmattan, coll. Bibliothèque du féminisme, 2008, 260 p.

Qu'est-ce qu'être de race noire et de sexe féminin ? C'est à cette question que répond *Black Feminism. Anthologie du féminisme africain-américain* à travers une sélection d'articles fondateurs du mouvement féministe noir-américain (1975-2000). Sélectionnés par Elsa Dorlin et présentés dans l'ordre chronologique de leur publication, ces textes de nature diverse vont du manifeste politique à l'analyse littéraire. Fondamentaux pour la recherche féministe, ils influencent tous les questionnements et problématiques qui (re)pensent les interrelations entre sexisme et racisme. Première de ce type en France (p. 9), cette anthologie retrace, d'une part, l'histoire du courant féministe afro-américain à la fois diversifié et cohérent et en souligne, d'autre part, les principaux enjeux et thématiques.

Si elle est consubstantielle aux mouvements abolitionnistes de la seconde moitié du XIX^e siècle et ceux pour les droits civiques des années 60-70, si elle est parallèle aux courants des *Black Studies* et des *Women's Studies*, l'histoire [herstory] du féminisme noir-américain est pourtant une histoire singulière. Ainsi que l'explique Michele Wallace, à l'instar d'Angela Davis, nombreuses sont les femmes qui se sont activement engagées aux côtés des hommes dans les luttes pour la libération noire – nationalisme noir et *Black Panthers Party* notamment – avant de comprendre qu'elles ne sont pas incluses dans les discours du *Black Power* et de réaliser que le leader et militant noir-américain, Carmichael Stokely, est sérieux quand il dit que la position des femmes dans le mouvement est « couchée » (p. 47). Par ailleurs, ne se reconnaissant pas non plus dans les expériences relatées par le courant féministe « blanc et bourgeois », les femmes noires-américaines prennent très tôt conscience qu'il leur est indispensable, pour exister, de créer des « contre-récits » (p. 183) et de témoigner de leurs propres histoires pour mener leur combat contre le sexisme, mais aussi (et peut-être surtout) contre le racisme. Car en prétendant parler au nom de toutes les femmes, les femmes blanches occultent la position autre des femmes noires – et plus largement des femmes du tiers-monde – simultanément assujetties aux oppressions de race, de genre et de classe,

oppressions restées longtemps silencieuses. C'est pourquoi, à la fin de son célèbre article « Femme Blanche écoute ! », Hazel Carby interpelle les féministes blanches en leur demandant : « Que voulez-vous dire au juste lorsque vous dites nous ? » (p. 111). De ce fait, il s'agit de repenser ce « nous » collectif, cette catégorie sociale à laquelle les femmes non blanches ont du mal à s'identifier et se sentent exclues. En effet, si en combattant le sexisme, féminisme noir et féminisme blanc sont indubitablement liés, il apparaît malgré tout que les expériences de discrimination et d'aliénation vécues quotidiennement par les femmes noires sont similaires en même temps qu'elles sont foncièrement différentes de celles des femmes blanches, dans la mesure où ces dernières « tiennent des positions de pouvoir en vertu de leur race » (p. 99). Mais si « les africaines-américaines rejettent les présupposés eurocentriques et adrocentriques » (p. 168), certaines féministes noires, telles que Audre Lorde et Bell Hook, avancent cependant qu'il est fondamental pour le mouvement de construire des ponts entre féminisme noir et féminisme blanc, et prônent l'expérience de la sororité (*sisterhood*), c'est-à-dire de la solidarité politique entre les femmes blanches et les femmes de couleur.

En quête permanente de reconnaissance, de visibilité de leur négritude (p. 77), et de publication de leurs expériences singulières de discrimination, les féministes noires ont été amenées à développer « une politique qui soit antiraciste à la différence de celle des femmes blanches, et antisexististe, à la différence de celle des hommes noirs et blancs » (p. 61). Cette politique conduit à la création en 1973 à New York d'une organisation spécifiquement dédiée aux revendications féministes noires : la *National Black Feminist Organization* (NBFO) qui permet au féminisme noir de ne plus se sentir comme une simple excroissance du mouvement féministe blanc. Deux ans plus tard, alors que la NBFO disparaît, c'est le célèbre *Combahee River Collective* qui est notamment créé sous l'impulsion de Barbara Smith dont le texte présenté dans ce recueil prend à partie et dénonce le racisme intrinsèque des études féministes (blanches). Dans son manifeste (pp. 59-73), le collectif, à la fois lieu de rencontres, de débats, d'échanges et d'actions politiques, affirme : « La principale difficulté de notre travail politique, c'est que nous n'essayons pas seulement de combattre

l'oppression sur un front ni même deux, mais au contraire que nous devons nous attaquer à un ensemble d'oppressions » (p. 66) ; des oppressions liées à l'ethnicité, au sexe et à l'appartenance socioéconomique. C'est cette articulation des concepts de race, de genre et de classe dans un même questionnement qui permet à la pensée féministe noire-américaine de se singulariser. Bien que présente dans l'ensemble des textes proposés dans cet ouvrage, cette combinaison fonde la notion d'« intersectionnalité des rapports sociaux » développée plus particulièrement par le féminisme noir des années 90, féminisme dit de la Troisième Vague. Ce concept conduit à (re)construire une représentation particulière des revendications féministes à partir des expériences sociales – politiques, économiques, culturelles, sexuelles, etc. – particulières des femmes de couleur. Il s'agit de mettre en lumière une « conscience multiple » (p. 151) qui ne peut être intelligible que dans la dénonciation et le combat permanents d'oppressions entrelacées et appréhendées dans leur multidimensionnalité. Ainsi le concept d'intersectionnalité se révèle-t-il être l'un des outils heuristiques fondamentaux de la pensée féministe noire-américaine dans la mesure où il permet de problématiser autrement les rapports sociaux et complexes de domination et de résistance. L'intérêt n'est pas de penser les oppressions de race, de genre et de classe en termes de superposition mais bien en tant qu'elles sont constitutives d'une seule et même matrice de domination, matrice qui affecte plus particulièrement les femmes non blanches aux États-Unis. En plaçant au centre de l'analyse les femmes afro-américaines, le féminisme noir permet de mettre en parallèle, en les déconstruisant, les catégories sociales de race et de genre dans une même théorie (féministe). Là est l'apport essentiel de cet ouvrage : reconsidérer, en associant de façon inédite expériences et histoires personnelles – voire intimes – et scientificité, les discriminations dont les femmes sont victimes en tant que ces discriminations constituent un système « d'oppressions imbriquées » (p. 60).

« Courant de pensée politique qui, au sein du féminisme, a défini la domination de genre sans jamais l'isoler des autres rapports de pouvoir ; à commencer par le racisme ou le rapport de classe » (p. 21), le féminisme africain-américain a conduit les femmes noires à mettre en place des stratégies politiques, de reformulation et de

redéfinition de leur(s) réalité(s). Transcendant les vécus singuliers des femmes africaines-américaines, le féminisme noir offre à la pensée féministe un cadre épistémologique alternatif, des outils théoriques et des savoirs nouveaux permettant de réfléchir aux processus de résistance à un ensemble d'oppressions intriquées. Pouvant être réinvesti et transposé à d'autres contextes ethnosocioculturels – et notamment au contexte noir français – au sein desquels des femmes font également quotidiennement l'expérience simultanée d'un ensemble de discriminations, le *Black Feminism* constitue bien « une ressource théorique et politique indispensable » (p. 9) pour penser les principaux rapports de domination contemporains à la fois genrés et racialisés.

Nathalie Antiope

CIMICREDAM, université Paris 3-Sorbonne nouvelle
nathalieantiope@gmail.com

Delphine GARDEY, *Écrire, calculer, classer. Comment une révolution de papier a transformé les sociétés contemporaines (1800-1940)*.

Paris, Éd. La Découverte, coll. Textes à l'appui, 2008, 320 p.

L'ouvrage est une version adaptée pour l'édition d'un mémoire d'habilitation à diriger des recherches en sociologie, soutenu en 2006 à l'École des hautes études en sciences sociales (*Travail, techniques, sciences et genre. Recherches en histoire et en sociologie*, 3 volumes) et dirigé par le sociologue des sciences Bruno Latour. Si l'historienne et sociologue a délaissé les parties consacrées au genre, elle n'en a pas pour autant abandonné son affiliation aux *Gender Studies*. Ce livre se nourrit, certes, des travaux précédents de l'auteur, dont la thèse d'histoire contemporaine portait sur *Un monde en mutation. Les employés de bureau en France (1890-1930). Féminisation, mécanisation, rationalisation* (Paris 7, 1995, dont une édition a été publiée chez Belin en 2001), mais également des lectures essentiellement anglo-saxonnes qui l'ont nourrie.

Ainsi apporte-t-elle une contribution importante à une histoire contemporaine mal connue, celle de l'écriture. En proposant à travers une série de dossiers non exhaustive d'« arts de faire » (p. 10) – « prendre en note », « écrire », « copier » –, autour du « pivot à bien des égards dans [cette] histoire » qui consiste à « classer » (p. 13), permettant d'ouvrir sur les « chiffres

et [...] modes de production » (p. 14) – « calculer », « tenir les comptes » –, l'auteur entend mettre en évidence des objets de cette culture écrite – la sténographie, la machine à écrire, le stencil, la fiche, la machine à calculer – autant qu'enrichir les savoirs sur ces pratiques en France, en Angleterre et aux États-Unis. Ainsi montre-t-elle que, « jusqu'au milieu des années 1890, la modernité dans le domaine des affaires est anglaise » (p. 82) et que l'américanisation est permise par la Première Guerre mondiale, qui « joue un rôle important dans la pénétration de[s] idées [d'organisation scientifique du travail (ost)] en Europe » (p. 106). La problématique de l'auteur se nourrit de « ces transformations, apparemment anodines, [...] au cœur d'une révolution managériale initiée aux États-Unis qui réorganise profondément l'économie américaine et, dans une moindre mesure, les économies britannique et française au cours des années 1890-1930 » (p. 13). Tirant « un fil qui va de l'idéal d'instruction des cours de l'an III, politiquement lié à la question de la formation de l'opinion – reposant elle-même sur la diffusion de la parole et de l'information, et ayant une vocation à assurer la production de bons citoyens » (p. 70) à « l'actualité de l'histoire "officielle" des économies de l'information, des techniques et des pratiques, des milieux professionnels et des espaces qui ne sont généralement pas considérés comme participant de cette histoire » (p. 243), on la suit aisément lorsqu'elle montre le passage d'un ancien à un nouveau régime de l'écrit, entendu comme infrastructure humaine matérielle et cognitive. Croisant les approches, l'analyse d'une scène d'écriture, celle de manuels d'enseignement et de comptabilité comme des revues de management, des modes d'emploi techniques ou des brevets d'inventeurs, entrant dans les commerces et les bureaux, mais aussi les grandes institutions démocratiques, le regard de l'historienne dessine un paysage invisible et non-pensé tant il est ordinaire, sinon usuel. Son horizon délaissé les machines et les fiches pour montrer une histoire sociale fondée sur le travail féminin en particulier. De ce point de vue, l'apport de ce travail est essentiel. Toutefois, son dernier chapitre et sa conclusion (« traiter l'information », « Literacy et espace public ») fragilisent cet ensemble bien ordonné. Délaissant l'analyse d'une évolution pour « inscrire des pratiques dans l'anticipation de mutations qui ne mobiliseront la notion d'information qu'ultérieurement pour se définir » (p. 243), elle propose une vision plus en